

## Pour Amanda

Clara Lamy

---

Number 166, Fall 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94365ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lamy, C. (2020). Pour Amanda. *Moebius*, (166), 59–66.

# Pour Amanda

Clara Lamy

La dernière fois que j'ai gravi les marches de cet immeuble du boulevard Saint-Michel, je devais avoir six ou sept ans. Amanda avait cuisiné des pupusas et des plátanos. La niña Rosa, la voisine d'en bas, était montée pour me voir. Amanda lui avait souvent parlé de moi, la Clarita. À cette époque, Amanda se rendait chaque jour chez moi pour garder mon petit frère, attendre mon arrivée à l'arrêt d'autobus et faire la limpieza dans la maison. Je me souviens d'avoir observé sa chambre, de m'être aperçu qu'elle aussi, elle dormait quelque part.

Cette fois-ci, je réalisais un film pour un projet scolaire. Je filmais pendant qu'elle marchait avec ses sacs, montait les escaliers, ouvrait la porte de son logement. Je m'intéressais au cinéma documentaire, aux formes de vie, à la mémoire. Le plan voulait qu'elle cuisine quelque chose puis qu'on fouille dans ses photos du Salvador et de ses premières années à Montréal. Elle sortait des albums poussiéreux, des boîtes en plastique remplies de clichés de ses enfants, de

ses parents, de ses lieux de vie. Elle redécouvrait ces images pour une énième fois, souriante ou impassible. Durant le film, on l'entend dire que ses petits-enfants ont su donner un nouveau sens à sa vie, puis à la toute fin : *el pasado quedo lejos, muy lejos – le passé est loin maintenant, très loin.*

Ce soir-là, je suis rentrée à Saint-Lambert, chez mes parents. En descendant de l'autobus, après deux heures de transport, j'étais bouleversée. J'avais dans la tête l'image de cette femme qui m'a élevée, somnolant sur les bancs d'autobus et de métro qu'elle prend chaque jour depuis vingt-cinq ans. Je me souviens d'avoir pensé à son corps fatigué, à son dos constamment noué. L'indifférence générale face à son épuisement m'avait semblée obscène. Cette révolte m'habite toujours – je voudrais que l'histoire de cette femme soit entendue.

J'allais terminer mes études secondaires quand Amanda m'a demandé d'écrire son récit de vie pour qu'elle puisse le transmettre à ses petits-enfants. Je me suis tout de suite mise au travail, pour me rendre compte que son histoire ne trouvait pas de forme. J'alternais les pronoms sans trouver le ton approprié. J'avançais à tâtons dans l'écriture, cherchant des mots pour dire ce qui m'avait été raconté sobrement, à la fin d'une soirée. Je sais maintenant que si l'écriture me résistait, c'est parce que la profondeur de la blessure m'échappait. Il y a des projets d'écriture que l'on porte longtemps et qui finissent par grandir avec nous. Mes premières années à l'université m'ont permis de réfléchir à ce qui n'avait jamais été nommé dans l'espace privilégié où j'ai grandi. Le travail invisible qu'avait réalisé Amanda m'a sauté aux yeux. Son énergie m'est apparue comme une ressource que l'on aurait extraite du Sud pour permettre à ma mère de vivre sa vie. J'ai pu mettre des mots sur le

sentiment étrange qui m'habite depuis que je suis toute petite: cet inconfort qui me poussait à glisser des deux dollars dans le tiroir d'Amanda. Je m'apercevais qu'elle avait mal au dos et que le soir venu, elle repartait en autobus, la démarche alourdie par ses sacs. Elle me raconte en riant que je lui avais apporté une montagne de sous noirs pour qu'elle s'achète une voiture.

Quand Amanda quittait la maison à cinq heures et demie, la vie de ma famille continuait naturellement. Si à table il n'était jamais question de l'écart entre nos existences, c'est que le privilège consiste aussi à faire le choix de se désresponsabiliser. Être bourgeois, c'est apprendre à ignorer la vie des autres sans remords. Il ne s'agit pas de faire le procès des familles bourgeoises qui emploient des aides-domestiques – qui sont pour la plupart des femmes migrantes. Après tout, *Amanda a bien besoin d'un gagne-pain*. Seulement, je veux penser à la possibilité du mieux. Il ne s'agit pas simplement de leur témoigner du respect et de l'affection, de répéter des phrases ridicules telles que: *elle fait partie de la famille*. Il s'agit de droit à la sécurité, au confort, à la tranquillité d'esprit. Je me demande à quel idéal de justice Amanda peut aspirer. Quelle est la parole possible pour elle?

J'aime la compagnie d'Amanda, peuplée de silences et de mots que je lui demande de répéter. Elle m'a toujours parlé en espagnol et je lui ai toujours répondu en introduisant des mots de sa langue dans la mienne. Amanda va à l'église deux ou trois fois par semaine, elle y rencontre ses amies et participe avec elles à la vie communautaire de Saint-Michel. Elle m'écoute, reçoit ma vérité, et je fais de même. C'est avec beaucoup de soin que l'on parvient à tisser un espace de rencontre où la parole est possible. Dans un restaurant

ou dans la rue, nous n'avons en apparence rien en commun, mais comme l'écrivait Marie Parent dans un reportage paru dans la revue *Liberté*, il y a une « humanité qui émerge des relations les plus improbables entre des gens de conditions, de parcours et de langages divergents ».

L'autre jour, comme le veut notre rituel, je suis allée manger avec elle au Chalateco sur Beaubien. Je me réjouissais que la parole circule librement entre nous. On s'enfilait des pupusas en rigolant, je lui racontais que ma mère faisait de la moto avec son nouveau chum. L'image de la patronne sur la moto la faisait glousser et c'est vrai qu'il y avait quelque chose d'amusant à regarder ma mère prendre plaisir à des choses qu'elle avait toujours méprisées durant ses trente années de mariage. Ce soir-là, j'ai demandé à Amanda si elle ressentait de la colère. Ce n'était pas une question évidente, mais avec un calme et une résignation que je m'imagine forgés avec le temps, elle m'a répondu un simple : *ahora no – plus maintenant*. Elle m'a raconté l'absence de solidarité – c'est là que la colère se tient.

Il y a quelque chose de complexe et de pernicieux dans cette chaîne du care. L'idée de la *bonne mère*, par exemple, n'est pas très simple à résoudre. Suis-je une *bonne mère* si je n'effectue pas toutes les tâches domestiques ? Suis-je une *bonne mère* si mes enfants accourent joyeusement vers une autre femme lorsqu'elle arrive à la maison pour prendre soin d'elles et eux ? J'imagine que ma mère s'est posé ces questions mille fois. Ma mère qui, représentant la figure d'autorité, recevait à elle seule tous les reproches. Il n'est pas très surprenant que cette aliénation conduise à une telle absence de solidarité.

Amanda m'aime comme sa propre petite fille. Mais je ne veux pas associer cet amour à une vocation – elle aurait

bien voulu faire des études, devenir médecin ou économiste. Son travail s'effectuait dans des conditions plus proches de l'exploitation que de la vocation. Bien sûr, les vacances payées, les petits bonus, et un salaire stagnant autour de quinze dollars de l'heure. Le strict minimum, toujours dans les marges du filet social. Amanda me raconte qu'elle a écouté un documentaire sur l'esclavage et qu'elle a beaucoup réfléchi. Elle me dit : *son nosotros – c'est nous*, les esclaves modernes. Pour quelques sous, elles lavent les vitres, les toilettes et les planchers des autres, apprennent à des enfants à lacer leurs souliers et à parler une autre langue.

Quand j'étais enfant, je disais *ver* au lieu de *je veux voir*.

Ma mère s'étonnait récemment des cinq années de différence qui la séparent d'Amanda. C'est qu'il faut voir le corps fatigué de cette femme qui, encore à soixante-quatre ans, s'épuise à l'ouvrage en se levant chaque matin pour servir des gens qui *payent pour un service*, qui veulent des planchers cirés et des fenêtres scintillantes. Le corps d'Amanda est invisible. J'ai l'image de ma mère assise devant sa coiffeuse, se préparant lentement pour sa journée, appliquant des crèmes rajeunissantes avant d'enfiler un legging pour sa séance de yoga quotidienne. Ma mère ne fait pas son âge. Ma mère a l'air reposée. Je souhaite que les choses soient nommées pour ce qu'elles sont.

J'appelle Amanda pour prendre de ses nouvelles. À l'autre bout du fil, elle me dit à travers ses sanglots : *mi papa se murió*. Elle est dans son appartement, entourée de sa fille et de ses petits-enfants. Une immense tristesse s'empare de moi. Tout ce que je sais de cet homme, c'est qu'il travaillait dur, qu'il était souvent absent. Il livrait des médicaments dans des régions éloignées. Il rapportait des jacotes, des melons d'eau, des mandarines et des histoires de couleuvres qui

l'auraient poursuivi dans la jungle. Amanda me dit qu'elle part au Salvador pour trois semaines, que ce sera la première fois que les cinq sœurs et frères seront réunis en même temps depuis son immigration en 1984. Elle trouve ça long, trois semaines. Elle me dit qu'un jour, on ira au Salvador ensemble. Elle en a parlé à son frère Beto, il a hâte de me faire visiter.

Depuis qu'Amanda m'a raconté son histoire, j'ai souvent imaginé Perulapía, le village où elle a grandi. Sur Google Maps, j'ai trouvé des images de l'église, du parc, du dépanneur. Si je ferme les yeux, je peux imaginer l'odeur des plátanos et du sable chaud, les poulaillers ou la cuisine extérieure dans laquelle la petite fille aidait sa mère à préparer les tamales. J'imagine Nelson marcher dans les rues, comme Amanda me l'a décrit, avec des pantalons blancs, une chemise rayée blanc et vert, les manches retroussées – ce jeune homme de vingt ans qui l'a mise enceinte deux fois pour ensuite foutre le camp au Mexique chez sa maîtresse.

Je suis déjà entrée, sans le savoir à l'époque, dans le bâtiment où était située la manufacture où Amanda a travaillé pendant sept ans, coin Casgrain et Saint-Viateur. Au milieu de lofts et de cafés, la bâtisse sert maintenant d'entrepôt à la compagnie Jeans Jeans Jeans. En 1992, la fabrique de vêtements Caramy a fermé ses portes. Le patron a expliqué aux travailleuses que la compagnie serait relocalisée. Ce jour-là, des dizaines de femmes migrantes ont perdu leur emploi sans même recevoir de compensation. Après plusieurs années de service, on leur a montré la porte et les formulaires à remplir pour obtenir leur chèque de chômage. Ces femmes qui, chaque matin, entraient à la fabrique pour coudre une partie des chandails Prince Bellini – la manche

gauche, la manche droite, le col, la boutonnrière – en sont ressorties les mains vides.

Amanda se rappelle les repas partagés avec les Chiliennes et les Péruviennes. Elle me raconte que les Espagnoles et les Italiennes étaient hautaines, que les Chinoises se tenaient à part. Tulia, une Uruguayenne plus âgée, avait pris son heure de dîner pour lui montrer une technique qui permettait de coudre les chandails plus rapidement. Amanda me dit : *era duro – c'était difficile*. Elle me raconte qu'elle a croisé Tulia il y a quelques années dans le métro. Elles étaient si déboussolées et heureuses de se voir qu'elles ont oublié de s'échanger leurs numéros.

Je lui ai proposé d'écouter le film *Roma* d'Alfonso Cuarón. À la vue de l'actrice, elle me dit qu'elle avait les cheveux comme elle, jusqu'au bas du dos, au moment de quitter le Salvador. Depuis la sortie du film, Yalitza Aparicio Martínez milite pour l'encadrement et la reconnaissance du travail domestique. Cuarón, lui, a voulu rendre hommage à la femme qui l'a élevé. Dans un film précédent, *Y Tu Mamá También*, on entend la voix de Cuarón lorsque certains plans se figent. Sur la route longeant le village natal de la gardienne de l'un des personnages, il raconte que le garçon n'avait jamais visité cet endroit, même si pendant plusieurs années il avait appelé cette femme *maman*.

Souvent, on a dit d'Amanda qu'elle était timide. Moi, je crois que ce n'est pas si simple. Amanda a appris que sa place était dans le silence. Je ressens un lien étroit avec l'œuvre de Cuarón, avec cet effort pour rendre visibles les femmes qui nous ont élevés. Reconnaître leur rôle dans notre éducation, dans les personnes que nous sommes devenues.



S'il n'est pas évident de nommer cette réalité après vingt-cinq années de silence, le faire à *la place* d'Amanda l'est encore moins. Réfléchir à l'accès à la parole, c'est avant tout questionner le mien – comment utiliser l'espace et le langage, comment éviter de nuire, d'effacer sa voix ? La frontière entre *parler pour* et *parler avec* se brouille facilement. En écrivant ce récit, c'est d'abord à Amanda que je m'adresse. Je lui en fais la lecture, nous discutons de la responsabilisation des employeur·euse·s, de l'encadrement du travail, de l'épuisement, de l'angoisse liée à sa retraite prochaine. J'avance une idée, recevant chaque fois la contre-histoire d'Amanda et les limites de ce qu'elle souhaite faire entendre. S'adresser à suppose une réponse, un dialogue. Les mots que j'ai écrits ici ont figé un instant de nos échanges, de nos paroles lancées autour d'un cafecito et entre les souvenirs de mon enfance. C'est un arrêt sur image, un moment du travail de tissage qu'implique le geste de parler *avec* et parfois *pour* celle qui n'a pas accès à la parole. Un mouvement toujours à recommencer, entrecoupé de failles, de rires et de silences.